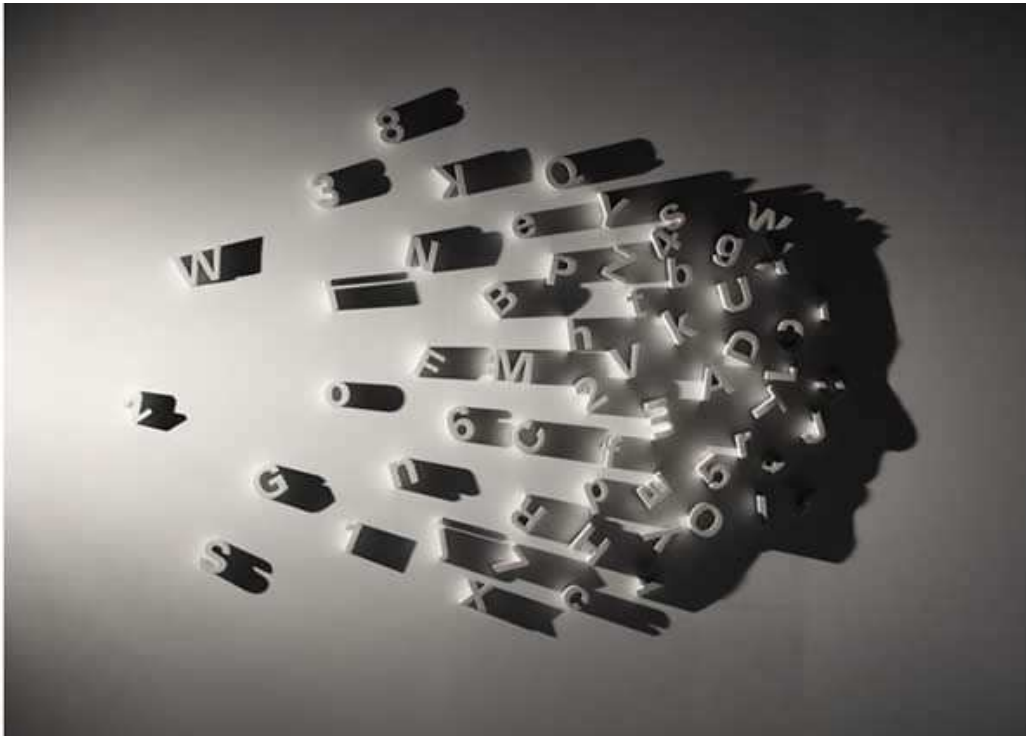


Lacan Quotidien



N° 887 – Jeudi 7 mai 2020 – 23 h 25 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Discorde

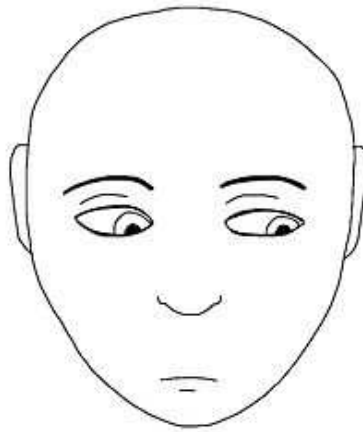
EN AVANT

Corona-coupables

Familles, questions cruciales, la chronique d'Hélène Bonnaud

Temps de discorde par Fanny Levin

Entre ombre et lumière par Geneviève Dominguez-Laulhau



Corona-coupables

Familles, questions cruciales, la chronique d'Hélène Bonnaud

Le confinement n'est pas toujours une protection, une sécurité contre la maladie qui est devenue notre ennemie sociale. Dans certaines familles, le sentiment de sécurité, c'est dehors qu'on le trouve. À l'intérieur, l'ennemi peut être un père, un frère, une mère, parfois un couple parental qui vient brutaliser un ou plusieurs enfants. Et si ces derniers éprouvent la violence qui leur est faite, ils ne peuvent pas toujours la penser, la subjectiver. L'amour, en effet, vient brouiller les choses.

D'être l'objet aimé ou haï, comme l'a si bien démontré Freud, signale qu'il y a des effets de jouissance qui s'imposent, au-delà de la question du bien ou du mal. Être enfant, c'est aussi être soumis à sa propre jouissance, sans comprendre ce qui s'en éprouve.

On peut ici s'appuyer sur le mythe lacanien de la *lamelle* par quoi Lacan désigne la *libido*, cet « organe de l'incorporel », qui « représente [...] cette part du vivant qui se perd à ce qu'il se produise par les voies du sexe » (1). Cette façon poétique d'introduire les effets de la pulsion sexuelle dans le corps en souligne la juste évidence.

Mais pour l'enfant, il y a un impossible à dire. C'est pourquoi le sentiment de culpabilité entre dans la boucle de la jouissance à être l'objet qu'on bat. L'enfant battu est toujours coupable de cette jouissance à lui ignorée. L'enfant fustigé est donc un enfant qui souffre tout autant des coups qu'il reçoit que de la culpabilité dont il se fait sujet. Objet, côté corps, sujet, côté culpabilité. Voilà le binaire dont ça parle.

La famille traumatique

On le sait depuis longtemps, le huis clos familial favorise la folie ordinaire, celle qui prend appui sur la consistance des liens pathogènes entre un père ou une mère et ses enfants, un homme et sa femme, etc. Le confinement vient réitérer cette situation de soumission à celui ou celle qui considère être dans son territoire, dans son bon droit, dans la jouissance de son pouvoir sur les autres qui suscitent colère et mépris.

La famille est un condensé d'amour et de haine, de pouvoir et de dépendance, de chantage affectif et de violence. Il y a la violence physique qui fait signe que ça dérape : le passage à l'acte conduit à réduire l'autre au corps qu'il a, objet *a* à détruire. Mais il y a aussi ce qu'aujourd'hui on appelle les violences psychologiques, qui détruisent tout autant les corps parlants que nous sommes.

Certes, le corps vivant recevant des coups est en danger immédiat de mort. Il y a urgence à intervenir. On le sait, la violence n'a pas de sens. Elle est toujours excès de jouissance. La pulsion crève l'écran de la parole, qui devient tout à coup absolument inefficace, vidée de sa substance de signification ; la parole peut même être conductrice de cette violence qui déborde parce qu'un mot, un seul parfois, a créé la situation de déchaînement des coups. Certains S_1 font ainsi basculer la vie, ou plutôt la vie bascule quand un signifiant fait écho dans le corps du partenaire et éclate sous la forme de la haine persécutrice. La sidération produite par cet engrenage sur les victimes de violences conjugales n'est pas un phénomène lié à la peur. C'est l'effet de stupeur produit par l'enchaînement qui conduit à la violence et le fait de devenir soi-même l'objet à détruire de son partenaire. C'est, en effet, de l'ordre du trauma.

Si la famille fait trauma, on retrouve pourtant ce mécanisme propre au fantasme *On bat un enfant* (2) décrit par Freud, à différents niveaux du confinement généralisé que nous vivons. Nous en trouvons des traces dans plusieurs contextes relatés par les médias dans lesquels il est question de dénoncer un coupable ou une catégorie de personnes coupables du coronavirus. Quelques signifiants ont fait la preuve de leur valeur persécutrice. La contamination, par exemple, est le nouveau S_1 qui occupe toute la place dans la transmission de la maladie. Elle éclaire un certain nombre de faits sociaux liés à la protection des citoyens.

La faute des enfants

Les enfants ont été en premier désignés comme responsables de transmettre le Covid-19 car ils pouvaient en être porteurs sains. On a donc décidé de les isoler des personnes à risque, ce qui s'est traduit par une exclusion sévère des grands-parents de la famille. L'enfant a été l'objet *a*, porteur de la maladie mortelle pour ses grands-parents et beaucoup ont éprouvé un sentiment confus de culpabilité de porter la maladie de la mort, sans le savoir. L'enfant est devenu un transmetteur potentiel de mort, alors que d'habitude, il est à l'inverse, celui qui incarne la vie, la joie de vivre, dit-on.

Pour certains enfants, cette découverte d'être des contamineurs potentiels a provoqué des crises d'anxiété, comme si, de fait, la maladie était invisible, inodore, impalpable, mais les avait marqués à leur insu. Le corps devient alors source d'inquiétude ; il est ce par quoi le malheur peut arriver, donc l'enfant a incarné l'angoisse de la maladie.

La faute des soignants

La culpabilité s'est aussi insinuée dans la vie des soignants. Confrontés journallement aux malades du Covid-19, ils rentrent chez eux le soir avec l'angoisse de contaminer leur famille. Travailler devient risqué pour soi, mais aussi pour ceux qu'on aime. La crainte que la maladie puisse entrer dans la maison confinée renvoie les soignants au paradoxe d'être ceux qui soignent et portent aussi la mort en eux. Comme les enfants, ils sont vus comme de potentiels transmetteurs du mal.

D'ailleurs, dans certains immeubles, le voisinage a manifesté son angoisse d'être contaminé par ces soignants auxquels, tous les soirs, la population rend hommage, indiquant là encore que la paranoïa ordinaire désigne le coupable potentiel en son plus proche, son plus proche objet d'angoisse devenant son ennemi désigné. Aller jusqu'à épingle dans les halls d'entrée de leur immeuble, des messages leur demandant de quitter leur appartement, a montré à quel point la peur produit le pire.

Haro sur les Parisiens !

De même, on a assisté, en souriant peut-être, puis en grimaçant, aux accusations portées par les provinciaux qui voyaient dans les Parisiens arrivés dans leur région épargnée les propagateurs de la maladie. Bienvenus tant qu'ils sont les pourvoyeurs d'une économie régionale – dans la région dont souvent, par ailleurs, ils sont natifs –, ils ont été accusés d'apporter le Covid. Le plus proche devient le plus étranger. Le mécanisme semble être le même que pour les enfants soudainement tenus à distance de leurs grands-parents. Il s'agit de se protéger de ceux qui portent le virus et risquent de vous contaminer. Les touristes sont inclus dans cette suspicion généralisée. Le monde d'avant le Covid est coupable de la pandémie, les Chinois en première ligne.

Finalement, de proche en proche, les coupables sont repérés et nommés : enfants, soignants, Parisiens, puis ceux qui ne respectent pas les consignes, ceux qui sortent et au bout du compte, ceux qui participent à la mondialisation ou au réchauffement climatique et aux conséquences du défrichage sont déjà pointés comme fléau du Covid-19. Comme les Juifs pendant la Seconde guerre mondiale, le Covid-19 est dénoncé « partout » et désigne les autres. Il s'insinue dans les interstices de la vie sociale, dans les interconnexions entre pays, entre régions, entre provinces, entre villes, entre villages, pour finir par se transmettre dans l'entre-soi de la famille. « L'enfer, c'est les autres » (3), la célèbre phrase de Jean-Paul Sartre, trouve ici sa pure démonstration.

Dénonciation ou réflexe d'autodéfense ?

Cette mise en abîme de « la faute » fait resurgir la question de la délation autorisée, comme si le phénomène de la contagion mettait tout un chacun sur ses gardes, prêt à trouver dans l'autre semblable, son pire ennemi. D'où le sentiment qu'on peut être l'objet mauvais de l'autre.

Cette position fait courir le risque de tomber dans la désignation de coupables toujours plus proches, débouchant sur un populisme de défense, mécanisme dont Freud a montré qu'il était quasi normal face à un danger, populisme de réaction primaire qui se nourrit de la peur, celle du Covid-19 ouvrant grand la porte aux idées de l'extrême droite.

Le déconfinement risque d'être une épreuve pour la démocratie, et pour chacun, une rencontre plus ou moins inquiétante avec l'altérité. Le plus proche apparaît comme le plus étranger, et donc le plus réel.

C'est sur ce point que le réel de Lacan nous permet de situer que le sens commun, qui se déverse aujourd'hui dans nos oreilles du matin au soir, fait obstacle à saisir que le Covid-19 constitue la mauvaise rencontre, celle qui n'a aucun sens et ne connaît ni frontière ni ordre. Un réel qui déchire le savoir qu'on croyait acquis et qui apparaît dorénavant comme une inconnue. L'incertitude, disent certains, sera le nom de ce réel. Reste à savoir comment cette incertitude sera traitée dans les algorithmes scientifiques de l'acceptabilité du nombre de morts. À suivre...

-
1. Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.846-849.
 2. Freud S., « *Un enfant est battu* » (1919), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 219-243.
 3. *Huis clos*, pièce écrite en 1943, s'achève sur cette phrase.





Temps de discord

par Fanny Levin

« Ce qui est contraire est utile ;
ce qui lutte forme la plus belle harmonie ;
tout se fait par discord »
Héraclite

Continuité de l'illimité

La « continuité pédagogique » a été le maître-mot du ministre Blanquer et de l'ensemble du gouvernement, au moment où la fermeture des établissements scolaires était annoncée. Nous étions sommés de continuer, alors même que tout précisément faisait rupture, et que rien n'était plus « comme avant ». La « continuité pédagogique » a été aussitôt redoublée d'un autre syntagme, la « nation apprenante » : l'emploi du participe présent soulignant ici la volonté d'un processus sans solution de continuité, nous rassemblant tous en un groupe uni et indéfini. Manière de faire croire à un « faire corps » au moment même où les corps des élèves et des enseignants allaient non seulement se trouver séparés et désunis, loin des salles de classe, mais encore, pour certains, attaqués, affaiblis et menacés par le virus.

Le ton martial renvoie à l'effort de guerre, auquel chacun doit prendre sa part, mais signifie aussi que l'heure n'est plus au singulier ni au sujet. Ce discours s'appuie sur l'affirmation « Tout est prêt », « Nous sommes prêts » (sans qu'on sache bien si c'est mensonge ou illusion) : c'est la continuité faite loi. Manière de méconnaître le réel, qui est justement ce qui ne s'attrape, ni ne fait sens, donc ce pour quoi on ne saurait être prêts.

Je poserais que cette insistance sur la nécessité de la continuité, enjambant le trou du réel, a partie liée avec le discours du maître capitaliste qui n'aime ni le vide ni les trous. D'une part, le discours capitaliste est celui de l'absence de limite : rien ne doit s'arrêter, ni se suspendre, dans le but ultime et unique de produire davantage. D'autre part, il ne peut admettre que le réel ne puisse s'ordonner, qu'il soit hors sens.

Ce discours du maître de la continuité se fait spécialement entendre sur internet, « quintessence du discours du maître moderne, à la croisée du discours de la science et du discours capitaliste » (1). Chevauchant ce destrier particulièrement fidèle, il se fait bruyant, un peu persécuteur, et souvent angoissant : mes collègues enseignants et moi-même avons été assaillis de mails émanant des rectorats. Ont redonné ceux des éditeurs de manuels scolaires, promoteurs de conseils pour assurer la continuité pédagogique, sites et « ressources » pour la continuité pédagogique, etc. Bref, continuer à continuer sans s'arrêter de ne pas continuer sans que jamais la question centrale de ce que nous devons continuer soit posée.

Seulement voilà, le temps du sujet et le temps du savoir ne sont pas ceux de la continuité au sens où l'entend le discours capitaliste : s'il y a continuité de l'inconscient, c'est au sens de la bande de Moebius ; la « continuité pédagogique », quant à elle, relève du temps, du compte et de l'espace. À cette *continuité* j'opposerais le *lien*, en tant que « le savoir est un lien », comme le définit Jacques-Alain Miller (2) . Le savoir, fût-il savoir académique et scolaire, n'est pas la pédagogie.

Discord, consentement et effets

L'impératif de la continuité pédagogique a beau être martelé, le réel fait trou. Au « Tout est prêt » a répondu, non sans une certaine facétie, le caprice numérique. Les plateformes de cours à distance officielles de l'Éducation nationale étaient impraticables, saturées par autant de continuité. Il a donc fallu prendre des chemins de traverse, pour trouver tout de même le moyen de réunir la classe. Nous avons répondu à l'injonction par un pas de côté, transformant ainsi la continuité en lien, pas sans le désir.

Ce lieu autre, avec l'aide de mes élèves, s'est trouvé être une plateforme d'ordinaire réservée aux jeux vidéos en réseau : Discord. Le nom même a offert un écho de signifiant au réel : le réel discorde, et bien, nous Discorderons. Parce que du signifiant a résonné dans discussion avec mon analyste, j'ai pu m'autoriser ce bricolage nécessaire, y consentir.

Discord porte bien son nom – dans son acception première et musicale, la disharmonie, le heurt auditif : micros hurlants tous ensemble ; élèves occupés pendant le cours à écouter de la musique, à jouer en ligne (raison première de leur présence en ce lieu) ; interférences d'activités sonores si n'est pas mis le mode *mute*, sans compter les intrus, jouant à envahir le serveur. Au départ est « la Discorde », nous enseigne Lacan avec Héraclite, « antérieure à l'harmonie » (3).



Après quelques ajustements, des cours ont pu avoir lieu et se faire entendre, pas sans effets. Un élève de seconde, par exemple, d'ordinaire présent et concentré, mais absolument mutique en cours, est devenu un participant moteur dans nos séances virtuelles, *via* le *chat* qu'il utilise en y mettant du sien. Lors d'un cours consacré à la tragédie de Racine *Iphigénie*, il s'est montré indigné du sort réservé à Ériphile, double méchant d'Iphigénie inventé par l'auteur, finalement sacrifiée à la place de celle-ci, visée par l'oracle : « ça se fait pas, Madame, vraiment *ça se fait pas!* » Pour la première fois, il s'exprimait et exprimait un sentiment – qui témoigne d'ailleurs d'une fine compréhension des ressorts du tragique et de la structure même du mythe qui met en récit un insupportable. Cours virtuel, mais pas sans affect, pas sans que le sujet soit convoqué et, dans ce cas, sans doute un peu allégé de l'objet regard persécuteur.

« Il y a des dits qui portent, même transportés par internet » (4), parie Éric Laurent. Discord a fait surgir le *dis-corps*, « cette discorde du corps et de l'être parlant qui habite ce corps » (5), devant un insupportable pour cet élève, qui a tenté de formuler ici « ce qui constitue son corps comme mystère pour lui ». Et ce au travers d'Ériphile dont le nom inspiré par Éris, déesse de la Discorde, signifie « celle qui aime la discorde, la querelle ».

La plateforme et son nom apparaissent comme la métonymie de ce qu'est un cours : de la discorde, à partir de laquelle une dialectique est possible. Et c'est précisément cela que n'est pas la pédagogie, qui vise l'asservissement de la discorde à un idéal, ou sa négation pure et simple. La pédagogie, c'est l'ordre d'un savoir déjà établi, en recettes, sans en passer par la dialectique, et donc par l'Autre.

Un lien a ici été possible, qui n'est pas celui de la continuité comptable.

Cours sans corps

Que le cours sans corps soit, dans une situation exceptionnelle, pour un temps donné, chose possible, que l'on s'y prête – et parfois gaiment –, que l'on puisse en mesurer quelques effets, que l'on puisse même dire que, du corps, reste quelque chose dans la voix ne doit pas dispenser de vigilance, à l'heure de l'e-jouissance contemporaine.

Le réseau dit social est le lieu des pairs et du même ; dans le cas de Discord, c'est même le régime des pairs sans père – le lieu se veut réseau de *gamers*, aux allures souterraines. Il pourrait représenter un idéal pour la pédagogie contemporaine : idéal d'un savoir en *peer to peer* (6), qui prétendrait se passer du père, sans s'en servir, contrairement à la proposition de Lacan, qui invite à dépasser l'appui traditionnel sur le Nom-du-père, à condition d'en trouver un autre usage (7). Or, là où règne le même, le dialogue et la conversation, au sens classique, origines de la dialectique, ne peuvent exister. On entrevoit les conséquences politiques (et sans doute cliniques) d'une virtualisation généralisée des cours.

Peut-être encore plus que jamais, quand le corps manque, quand le lieu partagé n'est plus que virtuel, quand il n'y a plus la dimension du trajet (celui, physique, que nécessite le fait d'aller en cours, et qui vient redonder et préparer celui intellectuel du cours lui-même), lorsque tout cela manque, nous sommes convoqués, de manière plus cruciale, à deux exigences : d'une part, peut-être faut-il, encore davantage, faire en sorte que le cours amène

« à une conséquence où il [...] faille mettre du sien » (8), manière de donner corps à l'absence. D'autre part, et c'en est un corollaire, se repose de manière essentielle les questions du « savoir-sembant » et du « savoir vérité », tels que les définit Jacques-Alain Miller dans « Le triangle des savoirs » (9). Le risque d'un savoir qui ne serait que du semblant apparaît plus grand quand manquent le corps et le lieu partagé.

Je finirais sur une idée poétique empruntée au Talmud : le terme qui désigne l'*arche* dans laquelle Noé trouve refuge signifie aussi, en hébreu, « mot ». Face à la catastrophe, nous pouvons trouver recours dans le mot, le dit et le lieu.



-
1. Pfauwadel A., « Une machine à jouir », *La Cause du désir*, n° 97, 2017, p. 5.
 2. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le Lieu et le lien », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 15 novembre 2000 : « la vérité est un lieu alors que le savoir est un lien ».
 3. Lacan J., « L'Agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 116.
 4. Laurent E., « Jouir d'Internet », *La Cause du désir*, n. 97, 2017, p. 18.
 5. Bonnaud H., « Le corps pris au mot. Ce qu'il dit, ce qu'il vet », Paris Navarin/Le Champ freudien, 2015, p. 21.
 6. Cf. l'entretien avec Nicolas Sadirac, « Apprendre en *peer-to-peer* », publié sur le site des 47^e Journées de l'École de la Cause freudienne, « Apprendre, désir ou dressage », disponible [ici](#).
 7. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 148: « la psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir ».
 8. Lacan J., *Écrits*, *op. cit.*, p. 10.
 9. « Le formalisme du savoir – le savoir communiqué qui n'est pas vécu, qui n'est pas senti, pour lequel on n'a pas payé, que l'on se contente de déménager ou de mettre en forme – et puis le savoir vérité, celui pour lequel on paye de sa personne » (Miller, J.-A., « Le triangle des savoirs », 6 novembre 2017, publié sur le site des 47^e Journées de l'École de la Cause freudienne, « Apprendre, désir ou dressage »).
-



Entre ombre et lumière

par Geneviève Dominguez-Laulhau

Femme de lettres, Yasmina Reza, parle à la radio : le plus souvent, dit-elle, elle se tapit dans son travail « tout à fait ombragé » (1). Elle fuit la lumière, autant qu'elle peut. Sa pièce de théâtre « Anne-Marie la Beauté » (2) la pousse aujourd'hui à mettre à la lumière ce qu'elle a écrit : cela, elle l'a voulu. Mais se mettre soi-même en lumière, c'est autre chose, qui lui est étranger, dit-elle. Sans doute en sait-elle quelque chose. Elle a fait ses débuts comme comédienne. C'est d'expérience qu'elle déclare : « Il y a une armée des ombres d'acteurs de second rôle [...] ils vivent avec des fragments de lumière avant de retourner dans une ombre parfaitement anonyme. »

Après ces débuts, elle a choisi l'écriture de pièces de théâtre, croyant que ce serait plus facile, avec en suspens cette question : « Pourquoi l'homme a besoin de se créer des fictions supplémentaires ? Pourquoi créer de l'être qui n'existe pas ? » Une fiction est une « fixation » (3), souligne Lacan, en tant qu'elle fixe un mode de jouir de l'inconscient, qui vient sécuriser un rapport précaire au monde, aux événements de corps, lesquels sont le lot de chaque être parlant.

Dans sa pièce de théâtre, une comédienne de second plan tient le premier rôle – le seul – et porte – à son insu ? – les interrogations du rapport au vivant, à la mort, à la jouissance : « Est-ce qu'ils mettront la prothèse en titane dans l'urne après ma crémation ? » Les lumières de la gloire, seule l'amie Giselle les a connues, mais désormais elle git, morte, et Anne-Marie, seule, est là pour tenter de dire « la vie de théâtre ». Par les mots qu'elle prête à Anne-Marie la Beauté, l'auteure dit la quête infinie de sens de l'être parlant pour loger son être de chair dans les mots de l'Autre. Cette vibration de l'Autre, Yasmina Reza l'explore dans son écriture et son corps en est traversé : « Les mots me dilatent », confie-t-elle. Le bon mot n'est pas le bon du point de vue du sens, remarque-t-elle finement, mais du point de vue de sa sonorité – « C'est moi qui le dilate. »

L'écrivaine ajoute : « C'est fondamental le corps [...]. Le corps d'Anne-Marie la Beauté, je le vois ». Pour incarner ce texte à la scène, elle a choisi le corps d'un homme, celui d'André Marcon : un corps d'homme pour incarner une comédienne, une femme, Anne-Marie la Beauté. Faire jouer un homme, serait-ce ne pas « genrer » définitivement le rôle ? C'est aussi resserrer cette primauté du corps en se jouant de ses enveloppes sexuées : « Le corps fait tout. On est mariés avec le corps. » Au-delà de l'image, au cœur de ce « mystère » que nous précise Jacques-Alain Miller « de l'union de la parole et du corps [...] mystère qui est du registre du réel » (4).

« L'écriture m'a sauvée, de tout », dit-elle. Pourquoi écrire, pourquoi conter ? « Est-ce vouloir laisser une trace ? Est-ce la peur de disparaître ou l'incertitude d'exister ? », interroge-t-elle. La voie est ainsi frayée, comme le repère Lacan à propos de *l'artiste qui toujours précède le psychanalyste* (5). Par son art, l'artiste n'a de cesse de se heurter à son être de chair entamé par la parole et d'en traduire par le biais de ses œuvres les lignes singulières, celles qui le relient au monde et au vivant.

Ombre et lumière pour l'analysant

Ombre et lumière, non plus sur l'artiste, mais pour l'analysant. L'analysant, cet inconnu, qui poursuit son analyse jusqu'à son terme. Peut-il, lui aussi, être l'artisan de l'ombre d'une œuvre toujours singulière et inédite, celle qui fait « lumière sur l'écriture de son trauma » (6) ? Au bout de l'analyse, la lumière qui s'est faite sur l'inconscient réel, dans l'ombre d'un cabinet, laisse suffisamment de cernes. L'ombre, en ce lieu et en cette matière, n'est pas anonyme pour celui qui la traverse, éclairé par « la psychanalyse qui a structure de fiction » (7). C'est la voie royale pour atteindre, resserrer, isoler et démortifier la « butée logique de ce qui, du symbolique, s'énonce comme impossible » (8). Butée du réel à laquelle se heurte tout *parlêtre* dans son rapport au corps et au langage, à la vie même.

C'est notre rapport à la vie même qui, aujourd'hui, se voit bousculé par le Covid-19, dans l'ombre d'un confinement forcé, submergés parfois que nous sommes, aveuglés par ce point de réel invisible, qui toujours menace. Et « de ne pouvoir le mettre en lumière », saurons-nous, par l'écriture, « appréhender son reste d'obscurité » (9) ?

1. Reza Y., « Entre ombre et lumière », invitée d'Augustin Trapenard, émission Boomerang, France Inter, 27 janvier 2020. Les citations qui suivent sont extraites de cet entretien.

2. Reza Y., « Anne-Marie la Beauté », Flammarion, 2020. Mise en scène par Yasmina Reza, au Théâtre national de la Colline (Paris) prévue en représentations du 5 mars au 5 avril 2020 qui ont été annulées du fait de la pandémie de coronavirus.

3. J. Lacan, « L'étourdit » (1973), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

4. Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du Désir*, n° 88, p. 109

5. Cf. Lacan J., « Hommage fait à Marguerite Duras », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 192-193.

6. Leguil C., « L'inconscient et le sentiment de la vie », *Mental*, n° 40, p. 61.

7. Miller, J.-A., « Une psychanalyse a structure de fiction », *La Cause du Désir*, n°87, p. 76.

8. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 143.

9. Wilkin S.. « Du corona-virus : effraction et diffraction du réel », *Lacan Quotidien*, n° 874, 19 mars 2020.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)